

FEUILLETON DU CANARD

LE CORRICOLO

XIV

SAINT JOSEPH

—C'est celui qui me convient, dit saint Joseph. —Bon ! nous allons voir ! Saint Pierre ! —Seigneur ? —Je vous défends de laisser entrer Mastrilla, dit le bon Dieu. Vous entendez ? —Parfaitement, Seigneur. Il n'entrera pas, soyez tranquille. —Ah ! il n'entrera pas ? dit saint Joseph. —Non, dit le bon Dieu. —C'est votre dernier mot ? —Oui. —Vous y tenez ? —J'y tiens. —Il est encore temps de revenir là-dessus. —J'ai dit. —En ce cas-là, adieu, Seigneur. —Comment ! adieu ? —Oui, je m'en vais. —Où ? —Je retourne à Nazareth. —Vous retournez à Nazareth, vous ? —Certainement. Je n'ai pas envie de rester dans un endroit où l'on me traite comme vous le faites. —Mon cher, dit le bon Dieu, voilà déjà la dixième fois que vous me faites la même menace. —Eh bien, je ne vous la ferai pas une onzième. —Tant mieux ! —Ah ! tant mieux ! Alors, vous me laissez partir ? —De grand cœur. —Vous ne me retenez pas ? —Je m'en garde. —Vous vous en repentirez. —Je ne crois pas. —C'est ce que nous allons voir. —Eh bien, voyons. —Réfléchissez-y. —C'est réfléchi. —Adieu, Seigneur. —Adieu, saint Joseph. —Il est encore temps, dit saint Joseph en revenant. —Vous n'êtes pas encore parti ? dit le bon Dieu. —Non ; mais cette fois, je pars. —Bon voyage ! —Meroi. —Le bon Dieu se remit à ses affaires, saint Pierre retourna à sa porte, saint Joseph rentra chez lui, ceignit ses reins, prit son bâton de voyage et passa chez la Madone.

—La Madone chantait le *Stabat Mater* de Pergolèse, qui venait d'arriver au ciel. Les onze mille vierges lui servaient de chœur ; les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges lui servaient d'instrumentistes ; l'ange Gabriel conduisait l'orchestre. —Psitt ! fit saint Joseph. —Qu'y a-t-il ? demanda la Madone. —Il y a qu'il faut me suivre. —Où cela ? —Que vous importe ? —Mais enfin ? —Êtes-vous ma femme, oui ou non ? —Oui. —Eh bien, la femme doit obéissance à son époux. —Je suis votre servante, monseigneur, et j'irai où vous voudrez, dit la madone. —C'est bien, dit saint Joseph. Venez. —La Madone suivit saint Joseph les yeux baissés et avec sa résignation habituelle, toujours prête qu'elle était à donner l'exemple du devoir et de la vertu, au ciel comme sur la terre. Eh bien, demanda saint Joseph, que faites-vous ? —Je vous obéis, monseigneur. —Vous me suivez seule ? —Je m'en vais comme je suis venue. —Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez ! La Madone fit un signe, et les onze mille vierges marchèrent derrière elle en chantant ; elle fit un autre signe, et les séraphins, les chérubins, les dominations, les anges et les archanges l'accompagnèrent en jouant de la viole, de la harpe et du luth. —C'est bien dit saint Joseph. —Et il entra chez Jésus Christ. —Jésus Christ revoyait l'évangile de Saint Matthieu dans lequel s'étaient glissées quelques erreurs de typographie. —Psitt ! fit saint Joseph. —Qu'y a-t-il ? demanda Jésus Christ. —Il y a qu'il faut me suivre. —Où cela ? —Que vous importe ? —Mais enfin ? —Êtes-vous mon fils, oui ou non ? —Oui, dit Jésus-Christ. —Le fils doit obéissance à son père. —Je suis votre serviteur, mon père, dit le Christ, et j'irai où vous voudrez. —C'est bien, dit saint Joseph. Venez.

—Le Christ suivit saint avec Joseph cette douceur qui l'a fait si fort, et cette humilité qui l'a fait si grand. —Eh bien, demanda saint Joseph, que faites-vous ? —Je vous obéis, mon père. —Vous me suivez seul ? —Je m'en vais comme je suis venu. —Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : emmenez votre cour, emmenez ! Jésus fit un signe : les apôtres se rangèrent autour de lui ; Jésus éleva la voix, et les saints, les saintes et les martyrs accoururent. —Suivez-moi, dit le Christ. —Et les apôtres, les saints, les saintes et les martyrs marchèrent à sa suite. —Il prit la tête du cortège et s'achemina vers la porte. Derrière lui venaient la Madone et toute la population du ciel. —Ils rencontrèrent le Saint-Esprit, qui causait avec la colombe de l'arche. —Où donc allez-vous comme cela ? —Nous allons faire un autre paradis, dit saint Joseph. —Et pourquoi cela ? —Parce que nous sommes pas content de celui-ci. —Mais le bon Dieu ? —Le bon Dieu, nous le laissons. —Oh ! il y a une erreur là-dessous, dit le Saint-Esprit. Voulez-vous me permettre que j'aille en conférer avec le Seigneur ? —Allez, dit saint Joseph, mais dépêchez-vous, nous sommes pressés. —J'y vole et je reviens, dit le Saint-Esprit. —Le Saint-Esprit entra dans l'oratoire du bon Dieu et alla s'abattre sur son épaule, —Ah ! c'est vous ? dit le bon Dieu. Quelle nouvelle ? —Mais une nouvelle terrible ! —Laquelle ? —Vous ne savez donc pas ? —Non. —Saint Joseph s'en va. —C'est moi qui l'ai mis à la porte. —Vous, Seigneur ? —Oui, moi. Il n'y avait plus moyen de vivre avec lui ; c'étaient tous les jours de nouvelle prétentions, de nouvelles exigences. On aurait dit qu'il était le maître ici. —Eh bien, vous avez fait là une belle chose ! —Comment ? —Il emmène la Madone. —Bah ! —Il emmène Jésus-Christ. —Impossible ! —La Madone emmène les onze mille vierges, les séraphins, les

chérubins, les dominations, les anges, les archanges. —Que me dites-vous là ! —Le Christ emmène les apôtres les saints, les saintes et les martyrs. —Mais c'est donc une défection ? —Générale. —Que va-t-il me rester à moi ? —Les prophètes Isaïe, Ezéchiel, Jérémie. —Mais je vais m'ennuyer à mourrir, moi ! —C'est comme cela. —Vous vous serez trompé. —Regardez. —Le bon Dieu regarda par cette même fenêtre où notre grand poète Béranger le vit, et il aperçut une foule immense qui se pressait du côté de la porte du paradis : tout le reste du ciel était vide, à l'exception d'un petit coin où causaient les trois prophètes. —Le bon Dieu comprit d'un seul coup d'œil la situation critique dans laquelle il se trouvait. —Que faut-il faire ? demanda le bon Dieu au Saint-Esprit. —Dame, dit celui-ci, je ne connais pas l'état de la question. —Le bon Dieu lui raconta tout ce qui s'était passé entre lui et saint Joseph à propos de Mastrilla, et comme quoi il avait donné raison à saint Pierre. —C'est une faute, dit le Saint-Esprit. —Comment, c'est une faute ? s'écria le bon Dieu. —Eh ! mon Dieu, oui. Il ne s'agit point ici du plus ou moins de mérite du protégé ! il s'agit du plus ou moins de puissance du protecteur. —Un malheureux charpentier ! —Voilà ce que c'est que de lui avoir fait une position ! il en abuse. —Mais que faire ?

(A suivre)

Hotel le Grand Café Parisien  
M. Jos. Gravel a le plaisir d'informer ses amis et le public qu'il vient de faire l'acquisition de l'hôtel bien connu "Le Grand Café Parisien," ci-devant tenu par M. La Gaudreau, au No 1899 rue St-Catherine, coin St-Dominique. Cet hôtel a été complètement remis à neuf ; c'est le seul où l'on peut se procurer, à toute heure du jour et de la nuit, des petits dîners fins servis à la carte, faits avec un goût exquis à des prix très modérés, ainsi que vins, liqueurs et cigares de choix. Dîners pour 10 ou 12 personnes, servis aux résidences privées, dans 15 minutes d'avis.  
La cuisine est sous la direction d'un chef français de renom. Entrée privée, 179 rue St-Dominique. Une visite est sollicitée.  
POUR TOUTES PLAIES ET BRULURES  
n'uses que du Cèdre On-quent de Pin Parfumé.